



**« DRAG SAVE THE QUEEN »,
UNE SÉRIE DE PODCAST
EN TROIS ÉPISODES**

Thomas devient « Andrea Liqueer », son personnage de drag queen, lors d'une longue phase de maquillage. © Raphaël Lardeur

Comment raconter l'intime grâce au podcast ?

Sous la direction de Florian Tixier
Raphaël Lardeur
Promotion 2021/2022
Spécialité Presse écrite

ijba
Institut de
journalisme Bordeaux
Aquitaine

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION (p. 3-6)

PARTIE 1 : Mêler intime et subversif, le choix du sujet (p. 7-10)

A - Le contact avec « Andrea Liqueer », une drag dans l'ère du temps

- 1) Pourquoi parler d'une drag queen ?
- 2) Prise de contact

B - Le podcast, une solution moins invasive

- 1) Comparaison avec les autres supports possibles
- 2) Entrer dans l'intimité

PARTIE 2 : Comment immerger l'auditeur dans le récit ? (p. 11-14)

A - Renoncer à la parole journalistique

- 1) Une parole journalistique effacée
- 2) Raconter autrement le récit, immersion

B - Les limites

- 1) Comment monter l'épisode ?
- 2) Les ratés et la diffusion



« Andrea Liqueer avant l'une de ses performances. © Raphaël Lardeur

INTRODUCTION

Les chiffres sont colossaux. Selon les dernières mesures de Médiamétrie¹, au mois d'avril 2022, 195 millions de podcasts français ont été écoutés ou téléchargés dans le monde. En France, la même société de mesure a enregistré 146 millions d'écoutes de podcast français au cours du même mois. Ces statistiques impersonnelles impliquent en réalité un changement de consommation de l'information. Plus de 36 % des Français écoutent un podcast au moins tous les mois², soit l'équivalent de 17,6 millions d'auditeurs. Ils étaient dix millions en 2019, ils ont presque doublé en trois ans. Le podcast n'appartient plus à la catégorie de l'effet de mode comme le diaporama sonore le fut. Il existe, il bouscule. Il grignote les bandes FM depuis des années, et ce même si le transistor garde son leadership avec près de 8 millions d'auditeurs par jour³.

Le succès des podcasts s'explique par un phénomène qui le dépasse : celui de l'offre à la demande. Désormais, sur tous nos écrans connectés à Internet, les catalogues de livres, de films, de séries et de musiques, sont infinis. D'autant plus que ces bibliothèques en ligne se multiplient. Netflix, la société américaine de streaming créée en 1997 par Reed Hastings et Marc Randolph a été l'initiatrice du mouvement. Très vite, d'autres sociétés ont suivi. Amazon Video, Disney+, MyCanal, ou encore Salto en sont des copies. Pour la musique, où la majorité des podcasts sont hébergés, là aussi les plateformes pullulent. Spotify, Deezer, Apple Music, Tidal ou encore Qobuz, difficile de dresser une liste exhaustive de tous les hébergeurs. Regarder « Obi-Wan Kenobi », la dernière série de Disney, en téléchargeant un livre de Stendahl, accompagné par un couplet du chanteur « Jul » ? C'est désormais possible, le tout sur le même écran. Encore faut-il avoir un peu d'argent et du temps à consacrer à ces activités.

Là où le podcast tire toute sa gloriole, c'est dans son originalité. Les sonores les plus écoutés sont le plus souvent des créations inédites, artisanales et remplies d'intimes. Selon l'Alliance pour les Chiffres de la Presse et des Médias (ACPM), c'est « Transfert » de « Slate Audio » qui est le plus écouté en France en avril 2022. À elles seules, toutes ces histoires ordinaires, compilées sous un même nom et dont le but est de raconter la « vraie » vie, comptabilisent⁴, pour le mois d'avril 2022, un million de téléchargements dans le monde. En deuxième position, se retrouve « Métamorphose, éveille ta conscience », de la journaliste Anne Ghesquière. Un podcast qui vous « emmène à la découverte de thèmes engagés et positifs » avec au menu « une vision holistique de l'harmonie du cœur, du corps et d'esprit ». En bref, un sonore sur la spiritualité et le bien-être. « Code source » du « Parisien » complète ce podium avec à son actif pour le mois d'avril 2022, 532 000 téléchargements en France. Les podcasts dits « natifs », c'est-à-dire originaux, plus exactement dont la création ne dépend pas d'un média mainstream, dominant le classement en termes d'écoutes et de téléchargements. « Programme B », l'émission quotidienne d'actualité de Binge Audio animé par Thomas Rozec réalise de bons scores. Que dire des « Couilles sur la table » ou du « Coeur sur la table » ? Ces deux séries réalisées par Binge Audio et dont la voix déconstruite de Victoire Tuallion

¹ « La mesure des Podcasts en avril 2022 », Médiamétrie en date du 5 avril 2022.

² « Global Audio 2022 », Médiamétrie, publié le 3 avril 2022.

³ « Médiamétrie, 35 ans aux côtés de la radio ! », Médiamétrie, publié le 22 juin 2022.

⁴ « Classement podcasts avril 2022 », Alliance pour les Chiffres de la Presse, publié le 12 mai 2022.

INTRODUCTION

a largement été écoutée et reprise partout. Dans le haut du classement, d'autres podcasts se démarquent. Exception faite à quelques programmes issus de la radio qui arrivent, eux aussi, à se hisser aux premières loges. C'est le cas de « Entrez dans l'histoire » présenté par Lorant Deutsch sur RTL, ou le redoutable « Affaires sensibles » raconté par la voix grave et précise de Fabrice Drouelle au micro de France Inter. Dans les dix premiers noms de podcast dont les téléchargements en France et dans le monde sont les plus hauts, seuls deux podcasts ne sont pas des créations originales.

Pourquoi un tel succès pour les podcasts ? Avec l'énumération de toutes ces émissions, il est possible de dégager une autre tendance, qui vient s'ajouter à celle de la consommation de l'information à la demande. Les auditeurs s'attachent à une voix, à un journaliste qui leur est familier, à un jingle. En somme, à tout ce qui le rend unique. Ce rapport simple et direct que l'émission entretient avec l'auditeur est renforcé par la teneur des sujets abordés. Dans les nombreux podcasts cités, le ou la journaliste met du sien, de son intime avec l'utilisation du « je » dans le récit ou dans la voix journalistique. Il ou elle incarne le plus souvent le sujet qu'il aborde ou d'après ses propres questionnements personnels. À cette différence près, que ces minutes de podcast passées avec l'écouter sont semées d'informations. Ce n'est plus une question personnelle, mais un sujet intime rendu universel par le travail de journaliste. De plus, le podcast appelle à l'imagination. Il n'est pas intrusif. Ce qui explique, en grande partie, le fait que la majorité des podcasts les plus écoutés et les plus téléchargés en France dernièrement, traitent de soi, de notre rapport avec nous-mêmes, avec le monde. Pas étonnant, donc, de voir les histoires d'amour et les questions de psychologie, flirter les hauts sommets du podcast.

C'est ce fameux « journalisme incarné » que l'auteur Alexandre Eyriès décrivait dans « Le journalisme narratif à l'épreuve du réel. Vers une sociologie en actes », publié en 2018⁵. Pour le sociologue, la crise des médias - défiance des lecteurs envers le métier, modèle économique en plein changement, crise des carrières -, a justement poussé les journalistes à réinviter leur métier. Plus précisément, ils ont été contraints, selon lui, « d'inventer des formes expérimentales de publication » et de narration. Parmi les dernières trouvailles, il y a évidemment, les « mooks » - une forme hybride entre magazine et livre -, dont « Zadig » la revue trimestrielle d'Eric Fottorino en est le plus bel exemple. Au fil des pages, les reportages sont bien souvent le lieu de mise en scène des journalistes, dans un style épuré où le récit se trouve au plus proche du réel. « Brut », le média en ligne français créé en 2016, est aussi l'exemple même de cette nouvelle narration. Charles Villa ou les autres journalistes de ce pure player se montrent face caméra dans un montage simple lors de leurs reportages. Les consommateurs de ce média connaissent le nom des journalistes, ce qui est loin d'être une norme. Dernier exemple de cette tendance du côté de la presse écrite quotidienne cette fois-ci. « Le Monde » avait publié « Fragments de France » en septembre 2021 au sortir de la crise sanitaire du Covid-19. Le projet est une série de 100 reportages qui se sont déroulés partout dans le territoire, où l'objectif était d'écrire des portraits fouillés des inconnus rencontrés. Là encore, les journalistes ne racontent pas l'actualité dite chaude ou ne donnent pas la parole à des

⁵ « Le journalisme narratif à l'épreuve du réel. Vers une sociologie en actes », Alexandre Eyriès dans « Hermès, la revue », publié 3 décembre 2018.

INTRODUCTION

éditorialistes ou autres spécialistes. Ici, la parole revient aux Français, qui deviennent au fil des récits, que je qualifierai de descriptif, de véritables personnages à la manière d'un Eugène de Rastignac du « Père Goriot » (1835), de l'écrivain Honoré de Balzac.

Cette tendance à cette consommation dite « à la demande » couplé à l'envie d'entendre et de lire des histoires réelles, ont propulsé les podcasts dans les routines d'information des personnes, en moins d'une vingtaine d'années. C'est aux États-Unis, sous la plume d'un journaliste du « Guardian », Ben Hammersley, que le terme de « podcast »⁶ a été inventé. Dans l'article, le journaliste hésite sur le terme à utiliser pour ce qui est à l'époque tout à fait inconnu : « Audioblogging » ? « Guerillamedia » ? « Podcasting » ? Finalement, il opte pour le mot-valise « podcast », contraction d'iPod, support dans lequel les premières formes de podcasts ont vu le jour, et de « broadcast » (diffuser en anglais). Jusque-là, le podcast est un épiphénomène, un outil presque « underground », mais en 2005, Apple intervient sur trois fronts afin de rendre la bande sonore populaire. La firme américaine fournit des logiciels pour créer des podcasts. Elle devient aussi un annuaire, une plateforme en ligne où il est possible d'héberger son podcast et commence à fournir des tutoriels de création à partir de ses produits comme GarageBand et QuickTimePro. En 2007, l'arrivée des smartphones pour le grand public, avec en première ligne l'iPhone, donne un accès privilégié aux podcasts sur mobile. Le smartphone devient un des moteurs de la croissance des podcasts et aussi son principal mode d'accès, selon Jean-Paul Simon, fondateur d'un cabinet de conseil spécialisé dans le droit des médias et des télécoms ⁷, « JBS Public Policy ». La machine est lancée. Les podcasts attirent toutes sortes de personnes, qui y voient en 2010, un formidable outil de communication et de création, comme l'humoriste à succès, Ricky Gervais, qui voit chacun des épisodes de son podcast « The Ricky Gervais Show », téléchargé à hauteur de 250 000 fois, un record à l'époque. Du côté de la presse, il faut attendre décembre 2015 et le lancement des podcasts du « Wall Street Journal ». En France, le phénomène arrivera plus tard. Ce n'est qu'en 2018 que « Libération » se lance dans l'aventure, ou encore « Les Échos » avec « Tech off ». Et, comme dit précédemment, en 2019, l'arrivée de Spotify, l'hébergeur de podcasts, propulsent définitivement les sonores dans la vie de millions d'auditeurs.

Il semblait donc judicieux, comme objet d'étude, de travailler sur ce support avec lequel beaucoup de médias se développent, et, comme nous l'avons rappelé, où beaucoup de création originale prennent vie. Même si le modèle économique ne semble pas encore viable, comme le rapportait Médiapart dans une enquête publiée le 20 octobre 2021 ⁸, je souhaitais créer un podcast et surtout, le vendre pour avoir une première expérience. J'ai choisi de réaliser le portrait d'une drag queen de Bordeaux pour « Podcastine », un média indépendant créé par Jean Berthelot de la Glétais en septembre 2020. Dans cette note explicative de développement du sujet, je vais expliquer pourquoi j'ai choisi de réaliser le portrait d'« Andrea Liqueer ». Lors de différentes rencontres, qui se sont étalées sur plus d'un mois, Thomas m'a expliqué, selon lui, ce que c'était d'incarner une drag

⁶ « Audible revolution », The Guardian, article publié le 12 février 2004.

⁷ « En 11 dates clés : une berce histoire du podcast », Jean-Paul Simon, article publié le 2 février 2021.

⁸ « Dans le far west de l'industrie du podcast », Médiapart, série d'articles publiées le 20 octobre 2021.

INTRODUCTION

queen. « Andrea Liqueer » m'a confié son sentiment permanent de se sentir en décalage par rapport aux autres garçons lorsqu'elle était plus jeune et de sa remise en question progressive de la masculinité à ces 20 ans. Puis, elle m'a parlé de ses rencontres qui ont changé son destin, et qui lui ont permis de s'accepter comme elle était. La scène a été libératrice pour celle qui se sentait coincer dans son propre corps. Le dernier épisode, tourné avec Le Girofard, fut l'occasion d'échanger sur les combats à venir pour les drag queens, mais aussi sur les personnes LBGTQIA+, de façon plus générale. Outre l'explication de ce choix, je détaillerai les difficultés rencontrées lors de la réalisation du projet, de l'écriture du synopsis, aux choix nombreux de prise de son et d'écritures. Je terminerai sur la diffusion de ce podcast, le 20, 21 et 22 décembre 2021 et sur les limites.



Le maquillage prend plusieurs heures. © Raphaël Lardeur

Partie 1 : Mêler intime et subversif, le choix du sujet

Pour ce portrait, je voulais traiter d'un personnage avant-gardiste. Une personne dont l'acceptation suscite encore le débat dans notre société. Les drag queen, avec leurs performances, bousculent nos habitudes et nos codes. L'image d'un homme, homosexuel, auréolé de vernis sur les ongles, dotés de faux cils et du maquillage sur le visage, choc encore. Les drag queens dérangent et nous interrogent sur notre rapport au genre. Je voulais décortiquer la pensée de l'une d'entre elles. Du sentiment de décalage, à ces combats pour améliorer l'acceptation des drag queen dans la société, Andrea Liqueer s'est livrée.

A - « Andrea Liqueer », une drag dans l'ère du temps

Ici, j'explique les raisons et les réflexions qui m'ont conduites à consacrer un portrait sur une drag queen. Je détaille notre rencontre et le lien de confiance que j'ai voulu créer entre elle et moi.

1) Un traitement médiatique différent

Je suis sensible à ces questions de genre. En tant que jeune journaliste, il me semble important de traiter avec sérieux ces problématiques. Les médias généralistes, qu'ils soient nationaux et régionaux, tels que « Le Figaro »⁹, « Le Monde » ou encore « Sud Ouest », n'analysent pas avec attention ces mouvements. Ils les relèguent bien souvent à la série Netflix « RuPaul, drag's race » ou alors aux combats politiques que les drags mènent, malgré elles. Pire : dans des articles, les termes utilisés sont déformés et ne reflètent aucunement la réalité. L'Association des journalistes, gays, bi.e., trans et intersexes a publié un guide¹⁰ intitulé « Faits divers et personnes LGBTI : moins de sensationnalisme, plus de respect ». Dans cet article, l'association soulève que bien souvent, par mépris, méconnaissance ou désintéressement, ces minorités n'ont pas accès au même traitement médiatique que des personnes hétérosexuelles. Un manque qui souligne le décalage entre les médias et les nouveaux phénomènes classés « hors-norme ».

Avec ce portrait, je souhaitais désacraliser la parole d'une drag queen. Non pas qu'elle ne soit pas intéressante, mais plutôt parce que je voulais la rendre normale et accessible au plus grand nombre d'entre nous. Le tout, en expliquant les termes techniques, en osant poser des questions « bêtes ». Plusieurs fois dans le dernier épisode, « Lutter, encore et encore », Morgan Curt, l'une des membres de l'association Le Girofard (une organisation qui lutte contre les discriminations LGBT), dénonce le manque d'éducation et d'ouverture des personnes face aux drag queens, mais plus généralement face aux personnes dites « queer » (bizarre en anglais). Les productions journalistiques aident à

⁹ « "Drag Race France", l'adaptation française de "RuPaul's Drag Race", arrive sur les écrans », « Le Figaro », article publiée le 18 novembre 2021.

¹⁰ « Faits divers et personnes LGBTI : moins de sensationnalisme, plus de respect », Association des journalistes lesbiennes, gays, bi.e.s, trans et intersexes, oublié le 17 mai 2021.

PARTIE 1

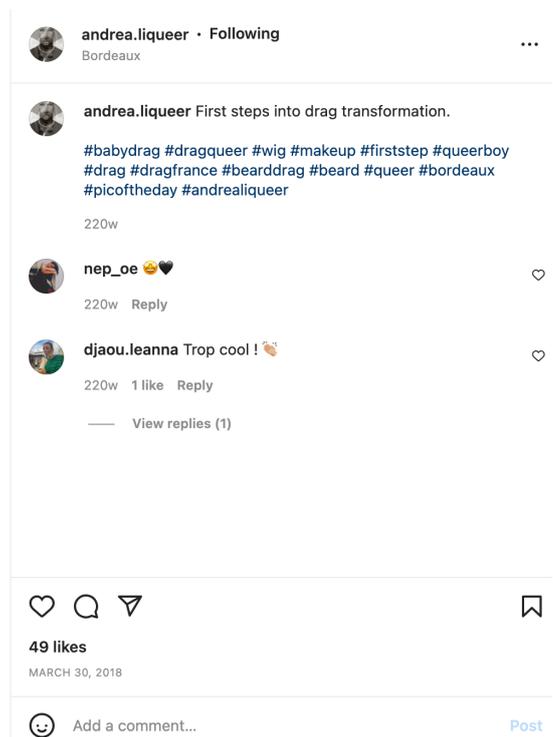
comblent ce fossé entre les réalités et les idées reçues. Le fossé est immense. Preuve en est, les violences anti-LGBT qui se sont produites lors de la marche des Fiertés à Bordeaux du dimanche 12 juin¹¹. Les banderoles avec inscrites dessus « Protégeons nos enfants », ou encore la cinquantaine de personnes qui veulent « casser du PD », sont autant de raisons pour continuer à travailler sur la normalisation des personnes « queer » mises au ban de la société, sans raison. Je n'estime pas que ce travail soit la solution à toutes les défiances, mais une pierre de plus pour apaiser les relations.

2) Prise de contact

J'ai contacté « Andrea Liqueer » sur son Instagram. J'avais remarqué qu'elle y était très active. Elle publie une photo ou une vidéo presque tous les jours. Et, comme elle me l'a expliqué, Instagram ressemble à une sorte de « book » en ligne dont elle se sert pour démarcher des bars, des scènes, des associations pour organiser les futurs spectacles de sa propre association « Maison Éclore ». C'est aussi un moyen de promouvoir ses performances, ses humeurs, ses envies, ses derniers styles. « Andrea Liqueer » le reconnaît elle-même : la publication de sa première photo sur le réseau social, complètement maquillée et habillée en drag queen, fut un acte fondateur dans l'acceptation de ce qu'elle était. Nous nous sommes appelés plusieurs fois et « Andrea Liqueer » à toute de suite était



Capture d'écran de l'Instagram d'Andrea Liqueer.



ravie de se prêter à l'exercice. Le projet sur le long terme lui plaisait et la solution du podcast, moins invasive, aussi.

¹¹ « Violences anti-LGBT à Bordeaux : après la marche des fiertés, la Ville et deux associations portent plainte », « SudOuest », article publié le 20 juin 2022.

B - Le podcast, une solution moins invasive

Dans cette sous-partie, je détaille les raisons pour lesquelles le podcast me semblait être le meilleur choix pour traiter ce sujet et comment je m'y suis pris.

1) Comparaison avec les autres supports possibles

Outre mon appétence pour le son, je croyais en la force du podcast pour m'immiscer dans l'intimité de Thomas. Ce portrait en trois épisodes est un long témoignage. Il est parfois ponctué d'évènements, de sons de reportage et d'autres prises de paroles. Il existait, bien évidemment, d'autres moyens de réaliser des portraits. En les écrivant, par exemple. En s'inspirant de la plume de Laurent Telo, qui dans son article « Marlène Schiappa, la bonne élève de la Macronie », publié le 4 décembre 2020, dans « Le Monde », décrivait à l'époque une ministre autoritaire et faussement gentille. Une manière de réaliser des portraits en profondeur, sans compromis, que je pourrais comparer au papier d'Alexandre Duyck à propos de « Cyril Hanouna, le côté obscur de la farce », publié 23 avril 2021 et publié dans « Le Monde ». Là, on découvre un « Baba » sans rire gras, au regard conquérant et à l'aura calculatrice. Le carnet de note ne pouvait capturer le bruit sourd du feutre bleu qui rencontre la joue d'Andrea ou le souffle court de ses soupirs à l'évocation des combats à venir.

La caméra aurait, semble-t-il, brisé le naturel de nos longues conversations. À l'image, le montage n'aurait pas été très intéressant. Il aurait été plat. Le plus souvent, lorsqu'elle me parle, Andrea n'est pas habillée. Elle est Thomas, dans tout ce qu'il a de plus simple et de vrai. Outre les quelques photos prises à l'argentine disséminées ici et là dans cette note, le micro fut donc le seul à s'interposer entre Andrea et moi. Un zoom h4n pro « black », discret et sans fioritures.

Comme nous l'avons dit précédemment, et comme je le pense, le podcast renforce le poids d'un témoignage. Les auditeurs n'écoutent que le son de la voix du personnage et imaginent les différentes scènes au fil des différents sonores que les reportages proposent. J'ai hésité à proposer un reportage MoJo (Mobile Journalism). Là encore, ce type de journalisme ne se prête absolument pas au propos de la série. Dans le « MoJo », les plans créatifs, les plans de coupe prennent le pas sur le fond. Il est un moyen d'aborder des sujets légers, mais pas une série de témoignages intimes, que je voulais retranscrire de manière lente, comme la métamorphose d'Andrea Liqueer.

2) Entrer dans l'intimité

Pour cette série, Andrea et moi, nous avons terriblement échangé. Nous nous sommes rencontrés chez elle, chez moi, au moins cinq fois. J'avais envie de ne pas trahir Thomas. Je savais qu'il n'était pas aisé de se confier sur un sujet aussi important. Sa « transformation » comme elle aime à le décrire, a été le fruit d'une longue réflexion sur elle-même, sur l'ensemble des signaux qu'elle percevait au cours de sa jeune vie, sans même pouvoir, à l'époque, les décrire. Se raconter, sans filet de sécurité, avec pour seule assurance, les quelques travaux que j'avais réalisés, demeurait

PARTIE 1

compliqué pour elle. Alors, nous avons beaucoup discuté. J'ai expliqué tout mon travail. À qui je vendais le podcast, pourquoi le sujet m'intéressait et surtout comment je comptais découper les épisodes. J'ai expliqué, par exemple, mon appétence profonde pour les médias indépendant comme Podcastine. Mon attachement aux petites structures, où j'ai l'impression que les projets ne se perdent pas dans un flot continue d'articles. Ma réelle envie de soutenir les projets audacieux, loin des grands médias. J'ai dévoilé quelques aspects de ma vie privée, en racontant qu'un proche se lançait dans le drag. C'était une façon dissimulée de connaître un peu plus ce proche. Interrogé sur les façons dont j'allais procéder, j'ai été transparent. D'abord à propos de la découpe des trois épisodes que je calquerais sur ce qu'elle me dirait. Nous avons aussi discuté de la manière dont elle voulait se raconter, sur ce qu'il était possible de dire, ou pas. Dans son entourage, comme c'est souvent le cas m'a-t-elle confiée, certains n'ont pas compris sa démarche.

Il ne s'agit pas non plus, d'un travail collaboratif. J'avais le dernier mot sur le podcast, sur les éléments à garder, et les éléments secondaires que je considérerais sans importances. Mais effectivement, j'ai été aiguillé par Thomas. Je croyais, à juste titre, que ce lien de confiance fraîchement établi allait servir le podcast. Plus Thomas se confiait sur « Andrea », plus la série allait être intéressante.

PARTIE 2 : Comment immerger l'auditeur dans le récit ?

J'avais entre les mains des longs témoignages, des bouts de reportage et quelques sons d'ambiance. Je devais les transformer en une série digeste et bien découpée afin que le récit suive fidèlement les propos d'Andrea. Oublier ma voix pour n'écouter qu'Andrea fut l'un des premiers choix auquel je me suis soumis. Il a fallu trouver une technique pour que Thomas se raconte tout seul, au fil des épisodes. Je raconterai aussi les quelques ratés et les points à améliorer dans cette première série que j'ai réalisée et vendue.

A - Renoncer à la parole journalistique

Dans cette sous-partie, je vais vous expliquer pourquoi j'ai décidé de ne pas parler afin de laisser Andrea s'exprimer toute seule. Compter sur l'intelligence des auditeurs pour ne pas alourdir le podcast.

1) Une parole journalistique effacée

« Les pieds sur terre », le podcast de France Culture présenté par l'irremplaçable voix de Sonia Kronlund propose des reportages quotidiens. Les thèmes, parfois décalés de l'actualité, varient beaucoup. Les cabanes en bois côtoient les amoureux de la mer, les déconnectés des montagnes écoutent les pressés de Wall Street. Ils se mélangent tous, en étant très différent. Cependant, tous ces reportages ont un point commun : la voix du ou de la journaliste est complètement effacée. Une brève introduction souvent poétique de Sonia Kronlund commence le sujet puis, aux premières secondes, l'auditeur est transporté. Rien ne vient perturber l'immersion de l'auditeur dans le podcast. Les éléments de reportages se succèdent, s'imbriquent logiquement, sans que personne ne le fasse remarquer, sans que personne ne l'explique.

C'est à partir de cette base que je voulais travailler. À partir de cette réflexion que je voulais réaliser ce podcast. Andrea se découvre au fur et à mesure de la série sans jamais le remarquer auprès des auditeurs. Les éléments de reportages se succèdent sans que jamais personne ne les annonce. Sur les quarante minutes de podcast, je n'ai écrit que cinq commentaires. Cette série compte sur l'intelligence de l'auditeur et sur son imagination, pour qu'il construise à partir de matières faussement brutes, son propre récit. Sur ce type de podcast, l'auditeur est laissé en autonomie, et donc, se l'approprie en réfléchissant lui-même face à l'enchaînement des témoignages. J'ai l'intime conviction, à l'heure où les journalistes aiguillent de plus en plus les lecteurs et les auditeurs dans des formats pratiques sous forme de question, que les reportages peuvent se soustraire au bruit. Ce travail me ramène à celui d'« On écoute le silence », de l'émission Quotidien de Yann Barthès et réalisé par Jenna Castetbon. Si l'émission est loin d'être parfaite, ce court moment vidéo d'une minute trente est souvent réussie. Les images se succèdent sans commentaires. Même si le montage n'est pas découpé au hasard, les téléspectateurs construisent eux-mêmes le récit à partir des tableaux suggérés.



Thomas avant de se maquiller. © Raphaël Lardeur

2) Raconter autrement le récit, immersion

Cette réflexion concernant les commentaires, a largement été soutenue et comprise par mon rédacteur en chef, Jean Berthelot de La Glétais. Podcastine avait déjà publié une série dans ce style intitulée « 13 Novembre : la parole est à l’avocate ». Dans ces épisodes, la voix de la journaliste est oubliée, au profit des témoignages forts, de ces paroles qui ont vécu ce traumatisme en 2015. Ma série s’inscrit donc dans la continuité de ces podcasts dans lesquels les témoignages comptent beaucoup plus que la voix de journaliste. À contre-sens de ce journalisme très incarné, du journaliste star des réseaux sociaux, montrant sans pudeur leur visage et leurs humeurs. En tête de gondole, Hugo Clément, Martin Weill pour la télévision, et en podcast « Vivons heureux avant la fin du monde » de Delphine Saltel où le « je » est abondamment utilisé.

Il fallait donc penser les silences entre les prises de parole d’Andrea comme des moments de pause pour que l’auditeur digère tout seul les informations. Sans la voie du journaliste. Finalement, les pauses sont devenues des anecdotes, à travers lesquelles Andrea plaquait un exemple sur un concept qu’elle venait d’expliquer aux auditeurs. Au début du premier épisode, « La (re)naissance », Thomas exprime ses difficultés à se considérer comme ce garçon viril, dépeint et attendu par la société. Très vite, juste après l’énumération de ce concept, Thomas se souvient d’un moment marquant afin d’illustrer ce qu’il vient de dire. Il vient de tomber, il s’est fait mal, mais un adulte lui dit qu’il ne faut pas pleurer, qu’il est un garçon et que les garçons « ça ne pleure pas ». Cet exemple

PARTIE 2

traduit, pour lui, tout à fait ce sentiment de décalage, comme une métaphore sur laquelle les auditeurs peuvent s'appuyer de manière à comprendre ce sentiment de décalage.

B - Les limites

1) Comment monter l'épisode ?

Le montage a été long. C'était la première fois que je montais un épisode destiné à être publié par un média professionnel. Cette partie a pris plus de temps que tout le reste. J'ai acheté à cette occasion le livre de Pénélope Bœuf « Créer son podcast pour les Nuls », publié le 6 mai 2021. Dans cet ouvrage, la journaliste distille des conseils sur les réflexions à avoir avant de se lancer, ou sur l'utilité de réaliser un « benchmarking » (une analyse comparative en français), afin d'avoir une proposition différente du reste. La journaliste donne aussi des conseils pour mieux monter les épisodes sur le logiciel « Audacity ». Ce logiciel gratuit n'est pas pratique. Il n'est pas ergonomique et ne facilite pas les montages très précis. Au total, j'estime que le montage m'a pris au moins 20 heures. Des heures trouvées sur les pauses du midi ou sur le repos du soir lors des semaines où je travaillais à « SudOuest ». Cependant, toutes les considérations techniques, comme égaliser toutes les voix ou comme réduire les bruits parasites, étaient gérées par le technicien de Podcastine avec qui nous avons collaborés en ligne. En somme, le montage reste un souvenir pénible que j'aurais dû optimiser un peu plus.

Pour les musiques, j'ai laissé Thomas choisir. Chaque musique est censée décrire les moments de sa vie qu'il est en train de raconter dans les épisodes. Les sons de La Femme se confondent avec des musiques discos des années 1980, des moments plus intimes aux strass et aux paillettes.

2) Les ratés et la diffusion

Les ratés sont nombreux. D'abord, je pense que j'aurais dû effacer un peu plus ma voix lors de la série. Je trouve que des commentaires ne servent pas à grand-chose et j'aurais dû compter un peu plus sur l'intelligence des auditeurs comme je l'ai rappelé plus haut. Certains passages se répètent, et là encore j'aurais pu tailler un peu plus la série pour l'épurer. Je fus pressé par le temps. Le montage a été très long, je disposais de trois heures de discussions et je devais choisir les moments à garder. La prochaine fois, je serais plus concis afin de ne pas me perdre dans tous les sons. Être beaucoup plus clinique. Avec des techniques simples comme renommer systématiquement les fichiers audio ou encore sauvegarder sur un disque dur les différentes versions de montages pour revenir dessus au moment voulu ou si besoin.

Si je me suis permis de prendre du temps afin de parfaire la série, quitte à y passer des nuits, c'est aussi parce que cette série constituait un exercice grandeur nature, un exercice complet de fin d'école. Il fallait trouver le sujet, prendre un contact, vendre le synopsis et respecter une « deadline », autant de réflexes à acquérir rapidement pour ma future vie de journaliste.

Autre point sur lequel j'ai été déçu : le nombre d'écoutes. Diffusés entre le 20 et le 22 décembre 2021, la série comptabilise un peu plus de 200 écoutes, avec 100 écoutes pour le premier épisode. J'explique ces chiffres assez faibles par le moment de diffusion, avant les repas de Noël, où mes auditeurs pensent plus aux cadeaux de dernières minutes qu'à remettre le genre en question. Ces écoutes sont aussi à la hauteur de la petite influence de Podcastine à l'échelle du territoire. Même si Andrea Liqueer a diffusé la série sur ses réseaux sociaux et que, plus largement, la série a suscité de la curiosité, Podcastine reste un petit média indépendant, qui peine encore à se stabiliser.

Conclusion

Ce fut un bel exercice. Un travail de longue haleine auquel je me suis tenu. Cette série coche plusieurs première fois. Première fois que je vends un synopsis à un média, que je pose ma voix sur un podcast, que je vends une de mes idées. Cette expérience m'indique qu'il est tout à fait possible de se diriger vers une carrière de « pigiste ». Aussi, cette note explicative renforce mes convictions selon lesquelles le podcast est un moyen fabuleux de diffuser des témoignages forts. Il faut penser au montage et travailler plus rapidement pour ne pas se retrouver submerger.

Ici, le lien du podcast : <https://podcastine.fr/?s=drag+save+the+queen>